

Présentation

(C. Gautier, ENS de Lyon)

La Revue *Philosophical Enquiries – revue des philosophies anglophones* propose, pour son numéro de Décembre 2015, un premier dossier consacré à John Dewey¹. Dans le cadre de cette brève présentation, nous aimerions insister sur ce qui fait, à nos yeux, l'originalité des partis pris et des choix qui ont guidé son élaboration. Deux dimensions ont été privilégiées qui méritent d'être rappelées : certains aspects de sa théorie de la connaissance d'une part, l'importance de la période des années 20-30 pour sa philosophie politique d'autre part.

Nous avons choisi de revenir sur certains aspects importants de sa théorie de la connaissance, non pas pour en proposer un exposé doctrinal *per se* mais parce que cette théorie, du moins ce qui en est ici retenu et discuté, constitue un prérequis indispensable pour aborder *autrement* certaines dimensions de sa lecture politique des problèmes sociaux de son temps.

Sur ce plan, la contribution d'Emmanuel Renault est importante. Elle prend appui sur un certain nombre de textes rédigés dans la période des années 1900-1910, regroupés dans un volume que J. Dewey fait paraître en 1910 sous le titre de l'essai éponyme *The Influence of Darwin on Philosophy and Other Essays in Contemporary Thought*. Cette période intermédiaire est décisive parce que l'on peut y voir, de manière exemplaire, une partie du travail opéré en vue de rendre compatible des concepts empruntés à la philosophie de Hegel d'une part, et des résultats de la psychologie expérimentale de son époque d'autre part.

Dans ce moment, l'effort déployé par John Dewey pour introduire des distinctions et penser des catégories permettant de développer une théorie générale de l'expérience au sein de laquelle l'expérience de connaissance y apparaisse comme *spécifique* est tout à fait remarquable. Il ne s'agit pas seulement de récuser le réductionnisme du point de vue idéaliste – il n'est d'expérience véritable que de connaissance –, il n'est pas non plus seulement question de requalifier les termes d'un autre réalisme – ce qui n'est pas expérience de connaissance est tout aussi réel –, il s'agit, également, de mettre en évidence le fait que toute expérience est portée par une dynamique en laquelle l'expérience spécifique de connaissance n'est qu'un moment ; mais un moment dont la nécessité peut être mise au jour dès lors qu'on

¹ Il y en aura un second [Dewey II] qui paraîtra avec le premier numéro du premier semestre 2016 de la revue *Philosophical Enquiries – revue des philosophies anglophones*.

la rapporte au caractère problématique de l'expérience non-cognitive qui la précède. Ce type de distinction entre expériences non-cognitives et expériences de connaissance n'a pas, comme on a pu le croire, pour finalité de disqualifier l'importance de la connaissance ; elle a, bien au contraire, pour justification finale de faire de la connaissance ce qui apparaît comme une voie possible de résolution d'un état problématique de l'expérience. Cette distinction ne vaut pas seulement, ni même peut-être d'abord, du point de vue d'une théorie générale de la connaissance ; elle trouve dans l'analyse et la résolution de problèmes moraux, politiques et esthétiques, sa véritable dimension opératoire, son caractère résolument empirique et pratique.

L'un des fils conducteur de ce dossier tient précisément là et il est suggéré, notamment, par la relation que l'on peut établir entre la contribution d'Emmanuel Renault qui revient, dans un commentaire précis de certains des essais de ce volume de 1910, sur ces distinctions et leurs significations, et l'article de Claude Gautier qui propose une lecture un peu différente d'un texte connu et largement commenté par les philosophes comme par les sociologues, *Le Public et ses problèmes*.

En effet, la question, souvent posée à propos de ce texte de 1927, est celle de la définition des « publics » et des conditions de leur effectivité. Le parti pris de lecture retenu ici est un peu différent et il consiste à mettre l'accent sur ce qui relève de la dimension sociale de la connaissance. Il ne s'agit donc pas seulement de reconnaître que le problème du public, du dépassement de son effacement, est aussi celui de l'enquête sociale, de ses conditions de possibilité, de sa réalisation et de la socialisation de ses résultats. Il ne s'agit pas seulement de comprendre en quel sens le diagnostic de crise formulé par J. Dewey ne conduit pas pour autant à préconiser une solution de type technocratique à la manière de W. Lippmann.

Il est aussi de prendre au sérieux ce que dit J. Dewey, tout au long de ce texte, du problème de la dynamique de l'action et des facteurs qui l'empêchent ou l'entravent. Le parti pris de lecture est alors de comprendre en quels termes on peut retrouver et appliquer à l'étude des « conséquences indirectes » des actions humaines, et à l'analyse de l'impact de ces dernières sur les conditions des actions futures, ce qui est souvent thématiquement, dans ce texte, par l'opposition entre ce qui nous « affecte » et ce que nous « percevons » et/ou « connaissons » de ces conditions, c'est-à-dire de ces conséquences indirectes *en tant que* conséquences. Distinctions qui gagnent à être rapprochées de certaines de celles qu'Emmanuel Renault a rappelé dans sa contribution.

Dès lors, le texte de 1927 n'est pas seulement un texte qui théorise et justifie l'exigence démocratique d'une organisation de la société en publics ; il est aussi, et sans doute de manière plus importante que ne l'a laissé entendre la littérature de commentaire, le texte

politique qui porte sur l'analyse des conditions sociales de l'action depuis l'identification du caractère problématique de la constitution d'un certain type de connaissance comme ressource, comme instrument nécessaire à la reconstruction de la dynamique des interactions humaines.

Ce fil conducteur, qui trace ainsi une première cohérence thématique et problématique au sein de ce dossier, n'est cependant pas isolé. L'importance de la conjoncture politique des années 20-30 et les prises de position multiples de J. Dewey, tout au long de cette période, justifiait aussi que l'on portât un regard plus précis sur l'évolution de sa pensée politique.

Cette fois-ci, c'est à partir de l'analyse du *Public et ses problèmes* et de l'étude du radicalisme politique de John Dewey qu'il est possible d'identifier un autre fil conducteur au sein de ce dossier. Le travail proposé par Arnaud Milanese est, de ce point de vue, une contribution importante qui propose les termes d'un réexamen de ce qu'il est convenu d'appeler son radicalisme politique. C'est la raison pour laquelle cette étude, entre autres choses, met en évidence des déplacements et, sans doute, une certaine radicalisation des prises de position de John Dewey entre le début des années 20 et la fin des années 30. Mais là encore, il serait inexact de limiter la portée de cette étude, fut-elle précise et minutieuse, à la seule restitution de ce contexte des prises de position. L'arrière plan argumentatif est aussi celui d'une réflexion portant sur l'application de son *expérimentalisme* au domaine de la politique, en un mot sur l'identification de ce que l'auteur de cette étude désigne par l'expression de « pragmatisme politique ».

C'est ainsi depuis cette double perspective – radicalisation et détermination de son expérimentalisme politique – qu'il devient possible de situer la double critique deweyenne de la lecture libérale du capitalisme d'une part et, d'autre part, d'une certaine interprétation marxiste du capitalisme avancé. Une critique qui n'est pas seulement déployée sur le plan théorique puisqu'elle est aussi l'occasion de définir, pratiquement, une forme politique d'intervention et d'action qui, sans faire de la violence un instrument nécessaire des luttes, peut en reconnaître le caractère circonstancielle adéquat. L'évaluation portée sur son radicalisme est alors non seulement une manière de contribuer à l'intelligence de son pragmatisme en politique mais, aussi, un effort pour donner sens à la forme pratique de son interventionnisme philosophique.

On rattachera, enfin, à ce fil conducteur de la politique, la présentation et la traduction inédite d'un essai de 1909 « Religion and our Schools » que l'on doit à Joan Stavo-Debauge. Cet essai est quasi-contemporain de la publication du volume *The Influence of Darwin...* et il

propose, là aussi, de revenir sur l'articulation problématique et résolument actuelle entre éducation, politique et religion.

Au delà de ces deux fils conducteurs, le texte introductif rédigé par Stéphane Madelrieux propose de rappeler, de manière très deweyienne, ce qui peut se concevoir comme une « reconstruction » de la vie et du parcours intellectuel, universitaire et politique de John Dewey. C'est l'occasion de souligner la profonde cohérence d'élaboration d'un système doctrinal qui prend appui sur un ensemble d'expériences décisives, notamment durant la période chicogoane.

Cette première livraison d'articles [Dewey I] participe, sans aucun doute, de ce regain d'intérêt en France pour les études pragmatistes en général, pour les recherches sur la philosophie de John Dewey en particulier. Nous espérons que ces diverses contributions permettront de faire apparaître un auteur moins net et moins circonscrit dans ses contours qu'il paraît parfois, un auteur riche et problématique dans ses questionnements ; en tout cas, un auteur d'une incontestable complexité et d'une grande actualité.